



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Louis HÉMON

(France)

(1880-1913)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Maria Chapdelaine*').**

Bonne lecture !

Né en 1880 à Brest, il était le cadet d'une famille bretonne aisée et cultivée. Ses aînés étaient deux garçons et une fille, Marie, avec laquelle il eut une très bonne relation : il l'appelait « *ma bonne poule* » et il correspondait avec elle toute sa vie. Mais il ne s'entendit pas bien avec son père, Félix Hémon, qui était professeur de lycée, correspondait avec Hugo, mais était un bourgeois rigide. Louis Hémon se rebellait, comme le prouve sa correspondance.

Son père fut nommé inspecteur général de l'instruction publique et la famille s'installa à Paris. Louis fit ses études aux lycées Montaigne (de 1887 à 1893) et Louis-le-Grand (de 1893 à 1897), s'initiant aussi aux sports (athlétisme, boxe, natation et aviron). Il devint un grand sportif pour qui, c'est le corps et non la tête qui est important ; il en a chanté les mérites ; il était fasciné par ces athlètes qui s'entraînent régulièrement avec cette discipline très sévère qu'il s'imposa aussi. La France de ce temps-là n'étant pas un pays sportif comme l'était l'Angleterre. Aussi, en 1899, il fit un court séjour à Oxford pour voir comment étaient pratiqués les sports dans un pays qui les aimait et pour y apprendre l'anglais. À la Sorbonne, il obtint en 1900 une licence en droit et, à l'École des Langues orientales, un diplôme en langue annamite. Il passa le concours d'entrée à l'École coloniale, mais fut admis dans la section africaine alors qu'il aurait voulu l'être dans la section asiatique. Déçu, il donna sa démission. En 1904, après son service militaire qu'il effectua à Chartres, jeune révolté qui avait soif de liberté et d'aventures, il partit à Londres. Il écrivit à son père : « *Mon cher papa, tu me souhaites dans ta lettre un tas d'horribles événements comme de changer de caractère, ou de mûrir ou de me transformer moralement. Si le progrès moral que tu me souhaites et dont tu crois avoir remarqué les débuts, ô illusion, t'as donné la douce espérance de voir éclore en moi le jeune homme rangé, pondéré et tranquille propre à devenir avec l'âge un parfait Monsieur Prud'homme ou le modèle des fonctionnaires, je crois, hélas, qu'il te faut rayer cela de tes papiers.* » Tandis qu'à sa « *chère maman* », il demandait :

« *Dis aux autres : "Il sait ce qu'il fait" et, surtout, crois-le.* »

En Angleterre, tout en faisant beaucoup de tourisme, surtout à pied, il survécut péniblement (ses parents devant lui venir en aide) en occupant divers emplois de secrétaire, de commis, de représentant de compagnies étrangères. De là-bas, il vint à l'écriture en participant à un concours organisé par le journal « *Le vélo* » où il envoya ce texte :

“La rivière”
(1904)

Nouvelle

Commentaire

Empreinte d'un lyrisme ironique, cette nouvelle contenait déjà en substance tous les thèmes qui allaient être ceux de son œuvre : « *Vous ne savez pas ce que c'est que de filer dans l'eau claire en un coin de rivière qui semble si loin du monde qu'on s'y sent l'âme libre et sauvage d'un primitif.* »

Louis Hémon remporta le premier prix. Il rencontra le directeur du journal et, de Londres, entama une collaboration, envoyant 49 récits sportifs (sur la boxe et la natation), 125 élégants articles à mi-chemin entre la critique littéraire et la chronique sportive à divers journaux et revues françaises (« *Le vélo* » qui devint « *Le journal de l'automobile* », « *L'auto* »), et des nouvelles :

“La foire aux vérités”
(1906)

Nouvelle

Commentaire

Ayant valu à son auteur le deuxième prix d'un concours, catégorie observation satirique, organisé par le journal parisien “L'auto”, elle y fut publiée.

“La conquête “
(1906)

Nouvelle

Commentaire

Ayant valu à son auteur le premier prix d'un concours organisé par le journal parisien “L'auto”, elle y fut publiée.

“Lizzie Blakeston “
(1907)

Nouvelle

Commentaire

Elle parut en feuilleton dans le journal parisien “Le temps” du 3 au 8 mars 1908.

Louis Hémon écrivit aussi à Londres trois romans qui ne furent publiés qu'après sa mort :

“Colin-maillard”
(écrit en 1908, publié en 1924)

Roman de 184 pages

À la suite d'un «malentendu» avec la police de Dublin, Mike O'Brady a été contraint de chercher du travail chez les ennemis héréditaires, «les Saxons». Il vit à Londres, dans les quartiers pauvres de l'“East-End”, refuge du peuple prolétarien des émigrés irlandais. En arpentant les rues, il entend par hasard un discours prêchant le nouvel évangile socialiste, et prend soudain conscience que lui et ses semblables sont depuis des générations opprimés dans un univers façonné d'injustices. Il réclame dès lors l'avènement des temps nouveaux. Mais cet homme à l'«âme fruste et obscure» est démuné face au mécanisme obscur des choses dont il se sent le jouet : la vision des jours parfaits se fane avant même de s'approcher. Sa volonté farouche lutte en vain contre l'abandon à l'inévitable, le songe le dispute à l'action et porte en germe l'agonie de la chimère. Plutôt que de se soumettre à l'humiliation du compromis, il prend une revanche dérisoire et triomphale à la fois en commettant un acte irrémédiable mais «tangibile, réel, facile à comprendre». Il finit seul contre tous, seul en lui-même aussi, le cœur flambant d'un «anarchisme ingénu».

Commentaire

Le roman épouse le surplace de cette conscience enfermée dans un cycle d'espoirs et de désillusions. Son issue n'en est que plus brutale. Sous la plume de Louis Hémon, l'existence de l'anti-héros qu'est O'Brady apparaît semblable à une partie de Colin-Maillard entre «*la complète indépendance qu'un homme digne de ce nom doit tenir pour plus précieuse même que le pain*» et l'inaccessible grâce de la liberté. À défaut de pouvoir espérer sortir vainqueur de ce jeu, reste à tenter de soigner la défaite.

Le roman fut soumis au journal «*Le temps*» qui le refusa. Il n'a paru qu'après le succès de «*Maria Chapdelaine*».

«*Battling Malone, pugiliste*» (écrit en 1909, publié en 1925)

Roman de 200 pages

Patrick Malone, un pauvre Irlandais fort et sentimental, vivant à Londres, est boxeur. L'Angleterre met en lui l'espoir de reprendre aux Français la coupe du monde. Mais il connaît ascension et chute.

Commentaire

Pour la première fois, le sport apparut dans la littérature française. Hémon immortalisait les exploits du boxeur Georges Carpentier, qu'il nommait Serrurier.

Le boxeur est décrit en deux pages d'anthologie, tous ses muscles étant détaillés : «*Les deltoïdes, pectoraux et dorsaux atteignaient des dimensions qui eussent été remarquables même chez un poids lourd très fortement construit, et ils formaient ainsi à la hauteur des épaules une sorte de cuirasse circulaire de muscles formidables très détachés, saillant au moindre effort et dont les faisceaux entrelacés cachaient l'ossature du thorax et des épaules.*»

Dans ce roman ironique, souvent même très drôle, Louis Hémon a dépeint avec une verve féroce l'univers de la boxe en Grande-Bretagne au début du XXe siècle, depuis les bas-fonds où les enfants irlandais apprenaient à se battre pour survivre jusqu'aux luxueux gymnases destinés à l'entraînement des champions, univers où la force physique, la souplesse, la ruse et le courage pouvaient transformer un homme en héros. Écrit en 1909, il n'a cependant paru qu'après le succès de «*Maria Chapdelaine*».

«*Monsieur Ripois ou la Némésis*» (écrit en 1911, publié en 1950)

Roman de 240 pages

À Londres, dans les premières années du XXe siècle, le jeune Français Amédée Ripois, célibataire malin, combinard et sans scrupules, qui travaille dans les bureaux de diverses entreprises londoniennes, a apporté dans la prude Angleterre tous les vices de sa patrie. Il se livre à une véritable chasse au plaisir, cherchant à combler ses multiples désirs sans déployer beaucoup d'efforts. Son gibier est facile : ouvrières et employées de magasin sans emploi, humbles théâtreuses sans engagement, que la faim pousse peu à peu vers le trottoir. Il ne s'intéresse aux femmes que dans la mesure où elles lui procurent la jouissance et flattent sa vanité. Il ne sait pas que rien ne pourra satisfaire son désir. Il refuse toute responsabilité à l'égard de celles qu'il compromet ou dont il profite cyniquement. Dans cette partie où la femme est toujours perdante, par ses manœuvres auprès des unes et des autres, il joue tous les rôles détestables et tous les moyens lui sont bons, de la tromperie à la trahison : il est un suborneur de jeunes filles, un amant profiteur et entretenu, un souteneur, un

captateur de fortune. Il a pour maîtresse Catherine, une femme dévouée, presque honnête, mais il courtise sa meilleure amie avec laquelle qu'il rencontre sa Némésis, car la jeune fille le fait souffrir à son tour. Il lui raconte sa vie pour tenter de l'émouvoir et va même jusqu'à simuler un suicide. Mais n'étant guère capable de réhabilitation morale, il sort de l'aventure un peu plus circonspect et, surtout, plus prudent. Lorsqu'elle découvre son côté volage, Catherine est décidée à se séparer, mais reste finalement avec lui à cause de cette fausse tentative de suicide à laquelle elle a cru.

Commentaire

Le roman s'ouvre sur cette page : *«M. Ripois franchit le seuil du restaurant du "Littoral", les mains à fond dans les poches, un cigare entre les dents, et s'arrêta quelques instants sur le trottoir.*

Dans Cambridge Circus, les voitures tournoyaient comme un vol de goélands, traversant la place pour s'enfoncer dans Charing Cross Road ou dans Shaftesbury Avenue, en longues courbes rapides et faciles comme des coups d'ailes. Leur défilé incessant s'accompagnait d'une grande clameur égale faite de ronflements de moteurs et du bruit crépitant des pneus sur le sol, ressac monotone, que les hurlements des sirènes et les appels de trompe perçaient comme des cris.

Il n'y avait pas de ciel. Les regards levés n'allaient pas plus haut qu'une voûte indéfinie, sans couleur, qui pouvait être un manteau de brume, ou l'obscurité de la nuit, ou le vide d'un éther sans étoiles. Mais, au niveau du sol, l'atmosphère était presque libre de brouillard, et les mille lumières formaient sur les places et les rues une couche de clarté dans laquelle le trafic humain se mouvait avec assurance. Au-dessus de cette couche illuminée collée à la terre, le reste du monde s'oubliait dans la nuit.»

Louis Hémon, qui était un observateur fidèle des milieux et des êtres, brossa donc d'abord un tableau d'une exactitude saisissante du Londres de 1910. Suivant les déambulations d'Amédée Ripois, le lecteur parcourt les rues de la "City" ; le quartier des théâtres et des music-halls où défilent badauds et noctambules ; les vastes jardins où succèdent aux promeneurs paisibles du jour les sans-asile qui y viennent dormir en grelottant ; les nouveaux quartiers de la ceinture où la ville étend son emprise sur la campagne. Décor et figurants du drame, Londres et ses habitants font l'objet de descriptions d'un réalisme vibrant. L'auteur se montre ironique à l'égard des moeurs des Britanniques, soulignant par mille détails leurs travers, multipliant les commentaires sarcastiques sur leurs habitudes ou leur cuisine, sur le climat qui afflige leurs rivages, voire sur leur conception de la bienséance ou du bon goût.

Surtout, à travers les nombreuses péripéties du roman, Louis Hémon trace un portrait d'une remarquable finesse d'un Don Juan au petit pied, faraud et jouisseur, vaniteux et combinard ; de ce type d'homme franchement amoral, au tempérament à la fois lâche et entreprenant, tour à tour charmant et odieux, cynique et pitoyable, sincère et hypocrite, naïf et rusé, lucide et inconscient. Dans sa chasse au plaisir, il n'agit que par égoïsme, par sécheresse et dureté. Dans une longue méditation finale, il dit vouloir lui aussi, sous ses apparences de vieux séducteur, être aimé pour lui-même, être reconnu par une autre. Il s'imagine qu'il suffirait d'une rencontre opportune, d'un regard, d'une phrase heureuse. Ses misérables conquêtes lui donnent l'espoir qu'un jour il trouvera cette partenaire unique. Mais, chaque fois, il retrouve sa solitude, avec des souvenirs de femmes qui lui ont donné chacune quelque chose qui n'appartenait qu'à elle, qui l'ont choisi quelque temps et qu'il aurait pu garder toujours s'il l'avait voulu. Il aurait suffi qu'il fût un peu moins odieux pour que sa peine devint la nôtre. Mais peut-on être muflé et lâche tout ensemble à ce point? Ce n'est pas la Némésis, déesse grecque qui personnifie la vengeance, qu'il doit accuser, mais son coeur, cette pierre qui l'entraîne au fond de l'abîme. Louis Hémon a écrit ici l'histoire d'un homme qui sombre parce presque plus rien d'humain ne subsiste en lui. Pourtant, c'est lui qui se plaint, qui se voit poursuivi par la Némésis, ce qui donne à son destin une couleur à la fois cruelle et risible. La blessure qu'elle lui inflige en retour est la seule revanche possible, l'amour fiché au coeur de l'insensible.

Amédée Ripois pouvait exercer ses détestables talents presque impunément parce que ses proies n'avaient aucun moyen de se défendre. Pas de révolte chez elles, seulement des *«lamentations incompréhensibles»*, une infinie demande d'amour à laquelle il ne peut répondre. C'est cette impuissance à diriger leur vie qui rend toutes ces femmes si démunies devant les manoeuvres du

cynique Ripois, car, qu'elles soient prostituées ou bourgeoises, elles reportent jusqu'à l'aveuglement toutes leurs aspirations dans l'amour. Les femmes qu'il séduit sont des victimes car, en 1910, la morale sociale était extrêmement stricte à leur égard, le moindre écart de conduite les transformant aux yeux de tous en femmes de mauvaise vie, avec tout l'ostracisme que cela suppose. On pourrait s'étonner de leur passivité, mais elles avaient complètement intégré cette morale, comme le montre admirablement Hémon à travers son personnage de la petite fleuriste en chômage, Winifred : «*Ce matin-là, elle n'avait eu ni breakfast ni lunch. La veille, seulement un verre de lait pour souper. Si elle s'était laissée aborder dans le parc, ce n'était pas pour qu'il l'invitât, bien sûr. Mais une jeune fille pourchassée par la misère, c'était justement le gibier qu'il lui fallait.*» Ripois profite de cette petite fleuriste au chômage, qui n'a pas à manger, qui est en train de crever de faim parce qu'elle n'a pas de ressources. Il lui offre à manger mais abuse d'elle et ne se soucie pas du fait que cela va la mener tout droit à la prostitution. Ayant dû «*aller*» avec un autre homme pour ne pas mourir de faim, elle croit être devenue mauvaise à jamais. Si elle n'avait ni mari ni famille pour lui assurer la vie matérielle, la femme n'avait le choix qu'entre des emplois mal payés, rares de surcroît, et la prostitution. Il y avait à Londres, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, des dizaines de milliers de prostituées dont la majorité était, à l'image de Winifred, de pauvres ouvrières sans emploi ni famille capable de les nourrir. Louis Hémon n'a guère exprimé ses opinions sur les femmes dans sa correspondance avec sa famille, mais le tableau qu'il peint de leur misère, d'une admirable sensibilité, dans «*Monsieur Ripois et la Némésis*», est fort éloquent. On l'y voit révolté par la condition des femmes qui faisait que, quelle que soit leur condition sociale, elles n'avaient jamais aucune prise sur leur destin, la société en décidant à leur place

Fidèle à lui-même, il dessinait minutieusement le mécanisme de l'oppression, s'intéressant ici à celle que subissaient les femmes, passant en revue la structure entière des relations entre les sexes. L'amour est bien une source d'espoir, mais cet espoir est cruellement trompé, et, s'il en est ainsi, c'est que les règles sociales empêchent qu'il en soit autrement. Son intention était bien de dénoncer les abus dont souffraient les femmes, mais la solution pour lui ne passait pas par une morale plus stricte du comportement masculin qui laisserait intacte l'organisation sociale. Il rejetait tout cet ensemble de règles sociales et de morale commune qui transformaient les rapports entre les hommes et les femmes en un perpétuel combat, une lutte sans fin entre les unes qui cherchent à s'assurer un mari qui les fasse vivre, et les autres qui tentent d'obtenir les plaisirs sans aliéner leur liberté ; lutte dans laquelle l'amour sert de justification spirituelle et voile pudiquement les enjeux. C'est pourquoi le sentiment amoureux est présenté comme un piège si dangereux que même Amédée Ripois s'y blesse au point de se découvrir une âme. Il s'agissait donc, pour Hémon, en rejetant l'hypocrisie et la morale étriquée, en libérant les femmes de ce carcan, de libérer l'amour lui-même du poids de ces conflits.

Les rapports entre les sexes forment le motif central du roman, mais la critique de Louis Hémon ne s'arrêtait pas là. Le sort des pauvres, des chômeurs, de tous ceux qui tombent dans la misère et que la société repousse dans ses marges, de ceux qui deviennent des «*sans-cellule*», des «*sans-asile*», pour reprendre ses termes, ce sort l'indignait absolument. La plupart de ses romans et un grand nombre de ses nouvelles, parmi les meilleures du reste, abordaient ce thème. Lui qui avait été élevé dans le milieu très aisé de la bourgeoisie parisienne semble avoir été profondément choqué par la découverte des inégalités sociales à Londres.

Ce roman, aux teintes plutôt sombres, ne verse cependant pas dans le mélodrame, grâce au délicat équilibre que Louis Hémon parvint à maintenir entre la tragédie de l'amour bafoué et la comédie du choc culturel franco-britannique.

Le roman fut refusé par Grasset mais une traduction en anglais sortit à New York en 1925. Puis la sœur de Louis, Marie Hémon, s'opposa à sa publication en français, craignant la réaction de désillusion du public québécois bien-pensant, car le livre est si différent de «*Marie Chapdelaine*» qu'on se demande quel rapport il peut bien y avoir entre l'auteur de la fraîche histoire paysanne et celui de cette sombre entreprise de séduction.

En 1950, la fille de Louis Hémon prit l'initiative d'une parution qui se fit d'abord en feuilletons dans «*Samedi-Soir*». Certains apprécièrent l'humour grinçant et la critique plutôt féroce qui traversent tout le livre. D'autres furent scandalisés et ne cachèrent pas leur consternation

En 1953, le roman a été adapté au cinéma par René Clément, qui a choisi un angle narratif différent et a voulu prendre sur le vif la vie des rues de Londres : Gérard Philipe, son interprète, s'était déguisé en badaud londonien. Cette composition, la plus difficile de sa carrière, consistait à passer inaperçu. Autour de lui, la foule devait jouer, sans s'en douter, son rôle de tous les jours. L'itinéraire, qui le fit passer successivement dans tous les quartiers de Londres, avait été pour chaque scène longuement étudié au tableau noir. La caméra était dissimulée entre quatre techniciens dans un assemblage de papier journal qui s'ouvrait comme un oeuf de Pâques. Elle ne surgissait qu'au dernier moment et enregistrerait clandestinement les mouvements naturels des passants. Deux jours de suite, René Clément s'attacha à filmer ainsi le «rush» des employés de bureau vers les gares de banlieue. Une seule fois, Gérard Philipe a été reconnu pendant une prise de vues : une admiratrice lui demanda un autographe. Imperturbable, il répondit : «*Deuxième rue à droite et première à gauche*». Mais il n'avait rien compris au personnage qu'il trouvait «*désespérant*», ce rôle ayant été le plus complexe, le plus ambigu et le plus admirable de sa carrière.

En 1992, une nouvelle adaptation, pour la télévision, a été faite par Luc Béraud. L'action, située à Montréal de nos jours, est paradoxalement plus proche d'Hémon. Les enjeux et les conséquences pour les femmes des tromperies d'Amédée Ripois n'étaient plus les mêmes qu'en 1910, ce qui accentuait le caractère minable du héros, joué cette fois par Laurant Mallet, tout en atténuant son cynisme. On a pourtant greffé à l'histoire une fin un peu curieuse : Ripois part à pied pour l'Ouest canadien et meurt sous un train. Cet amalgame entre l'auteur et son personnage est plutôt abusif, Louis Hémon ayant été loin de partager l'insensibilité et la malhonnêteté d'Amédée. Cela dit, la fin du roman, qui laisse le personnage sur une longue méditation, n'est certes pas aisément représentable.

“La belle que voilà”
(1911)

Nouvelle

Commentaire

On y retrouve la même émotion simple sans être mièvre que dans “*Maria Chapdelaine*”. Elle fut refusée en 1911 et ne fut publiée que dans le recueil du même titre qui a paru en 1923.

À Londres, Louis Hémon eut une liaison secrète avec la comédienne irlandaise Lydia O'Kelley. En 1909, elle donna naissance à une petite fille que l'on baptisa Lydia-Kathleen Hémon. Lydia passant par des crises de folie, on dut l'interner à l'asile de Hanwell. La sœur de Lydia s'occupa de l'enfant dont Louis Hémon essaya d'assurer l'entretien. Mais il gagnait peu d'argent, ayant dû continuer à en demander à ses parents jusqu'à l'âge de trente ans. Ce drame fut l'une des raisons peut-être pour lesquelles il est parti au Canada, en confiant l'enfant à une tante et lui envoyant régulièrement de l'argent pour subvenir à ses besoins.

Il écrivit à sa mère : «*Ma chère maman, Je pars la semaine prochaine pour Montréal au Canada. Je m'en vais d'abord parce que rien ne m'attache plus à Londres et pour d'autres raisons excellentes pour moi mais qui n'auraient de sens pour personne d'autre. Ne dites pas que je m'éloigne de vous de plus en plus parce que je n'ai pas l'intention de passer toute ma vie ni même de nombreuses années dans la libre Amérique. En fait, et tout extraordinaire que cela puisse paraître, c'est un chemin détourné pour revenir en France.*» - «*Ma chère maman, Merci de ta lettre contenant le chèque. Je pars demain pour Liverpool et demain à quatre heures de Liverpool pour Montréal au Canada sur le vapeur “Virginian” de l'Allen Line, un de leurs plus gros et plus modernes bateaux. Je vous enverrai naturellement un mot de Québec que vous aurez dans une semaine.*»

Le 12 octobre 1911, de Liverpool, il partit pour le Canada. A-t-il cédé simplement à son désir d'autre chose, la France étant un peu étroite pour lui? A-t-il aussi succombé au mythe du pays sauvage, le Canada étant à l'époque un pays en plein peuplement, l'ouverture de l'Ouest se faisant grâce à la

construction du chemin de fer du Canadien Pacifique, dont le département de publicité avait lancé une campagne pour attirer les touristes et les immigrants, pour mettre en valeur toutes les occasions qui s'ouvraient, pour créer une nouvelle image du Canada, pays de cocagne où il y avait de vastes terres agricoles. Peut-être avait-il aussi un projet littéraire? À cette époque, un certain mouvement littéraire s'était dessiné, avec Conrad, Kipling, Loti, London, pour mettre en scène pour le public européen des pays exotiques. Or l'Amérique du Nord n'avait pas encore été beaucoup décrite. Il voulait d'aller vers l'Ouest et commença ce journal de voyage qu'on appelle l'"Itinéraire".

Arrivé à Québec le 18 octobre, il écrivit : «*Ma chère maman, Bien arrivé à Québec après une excellente et très agréable traversée. Mer à peu près aussi redoutable que la Seine au pont des Arts. Cette semaine à bord m'a fait autant de bien qu'un mois de vacances. J'ai fait la connaissance sur le bateau avec un missionnaire de Dinant qui m'a donné toutes sorte de renseignements utiles sur le pays.*» C'était l'abbé Levantout, un eudiste qui lui parla de la région du Lac Saint-Jean qu'il connaissait bien, qui était alors l'endroit où se faisait «la colonisation», qui était le front pionnier où était défrichée la forêt. Abandonnant donc son projet initial, il se dirigea plutôt vers le Lac Saint-Jean.

On voit dans son journal de voyage qu'à Québec, il fut fasciné par les rues de la vieille ville qui lui rappelaient celles de villes françaises comme Saint-Malo ; qu'il fut frappé par la langue des Canadiens français car, en partant, il avait cru que le Canada était un pays anglais mais découvrait des gens qui parlaient encore français. Dans des lettres à sa mère ou à sa soeur, ou dans des articles, il fit part de sa surprise à découvrir une Amérique française, de sa grande admiration pour le peuple canadien-français : «*Sa force de résistance à tout changement - aussi bien à ceux qui américanisent qu'à ceux qui anglicisent - est telle qu'elle se maintient intacte et pure de génération en génération.*» D'où l'idée exprimée dans "*Maria Chapdelaine*" d'«*une race qui ne sait pas mourir*». Il fut conquis et eut envie de connaître davantage les Canadiens français.

Après avoir visité Québec quelques jours, il prit le train pour Montréal où il fut le 25 : «*Ma chère maman, Je suis à Montréal depuis le début de la semaine. Je viens de retenir une chambre au 1230 de la rue Saint-Hubert. Le pays me plaît et je crois que cela marchera bien. Je commence à parler canadien : je prends les chars, les tramways je parle tout naturellement de la chambre de bain, de la chambre à dîner sur le même plancher. C'est une langue bien curieuse. Montréal n'est pas une ville bien plaisante malgré sa taille : d'abord, elle ressemble trop à l'Europe. Je crois bien que je partirai vers l'Ouest au printemps.*» Il y passa l'hiver, occupant pendant six mois un emploi de secrétaire dans une compagnie d'assurance-vie, "La sécurité du Canada", où il avait été engagé assez facilement parce qu'il était un lettré qui parlait et écrivait très bien le français et l'anglais. Il proposa en vain ses services aux journaux, publiant tout de même des articles sportifs dans "*La presse*" (signés du pseudonyme «*Ambulator*») et l'article intitulé "*Québec, ville française*" dans le journal parisien "*La patrie*". Il eut largement le temps de fréquenter la bibliothèque Fraser. Ainsi, il put lire le roman de Gérin-Lajoie "*Jean Rivard défricheur*" dans lequel il a trouvé le thème de la conquête de la nature. Cela lui a donné l'envie de rester au Canada car il a toujours cédé à ses impulsions, à son intuition, à son instinct. Cependant, il ne se plaisait pas dans la grande ville. Mais il renonça à l'Ouest pour, en juin 1912, aller plutôt vers la région du Lac-Saint-Jean.

Sur le bateau, il avait rencontré l'abbé Levantout, un eudiste qui l'orienta vers la région du Lac Saint-Jean qu'il connaissait bien, qui était alors l'endroit où se faisait «la colonisation», qui était le front pionnier où était défrichée la forêt. Abandonnant donc son projet initial, qui était d'aller vers l'Ouest, il se dirigea plutôt vers le lac Saint-Jean dont lui avait parlé l'abbé Levantout pour y puiser l'inspiration d'un éventuel roman, et où il partit à pied.

Excellent marcheur, il pouvait franchir à pied cinquante kilomètres par jour. De Montréal, il s'est rendu à Trois-Rivières puis à La Tuque où il prit le train pour se rendre au lac Saint-Jean. Les gens qu'il rencontrait étaient étonnés de savoir qu'il avait parcouru une telle distance à pied. Il alimentait les discussions car on était étonné par son accent français et on se demandait s'il était pauvre.

Arrivé à Roberval, il découvrit cette mer intérieure qu'est le lac Saint-Jean, qui fait 32 kilomètres de large par 42 kilomètres de long : «*Ma chère maman, Me voilà aujourd'hui à Roberval au bord du lac Saint-Jean. Je vais toujours faire le tour du lac et voir ce qui se passe. Seulement, il me faudra avoir recours à mes bonnes jambes de Tolède, le chemin de fer n'allant pas plus loin. Ce coin-ci n'est plus cosmopolite comme Montréal, c'est absolument un coin de campagne française, d'ailleurs assez*

endormie. Le lac ayant six ou sept lieues de large, j'ai l'illusion d'être au bord de la mer.» Bon nageur, il y a sûrement nagé. Il séjourna à Roberval, puis fit presque le tour du lac pour, le 29 juin, atteindre Péribonka, petit village pittoresque situé à l'embouchure de la rivière du même nom. Fasciné par les mœurs des défricheurs, il décida de s'y fixer. Il revint en bateau à Roberval pour y régler des affaires. Sur le chemin du retour, sur le traversier "Le nord", il fit la rencontre du défricheur Samuel Bédard, se lia d'amitié avec cet homme qui l'engagea : *«Ma chère maman, L'agriculture ne manque plus de bras : elle a les miens. Sur la ferme de l'excellent Monsieur Bédard, je contribue dans la mesure de mes faibles moyens au défrichement de cette partie de la province de Québec qui en a pas mal besoin. Je doute que vous trouviez Péribonka sur les cartes. Je suis à une dizaine de kilomètres du bureau de poste lequel est lui-même à une journée de voiture du chemin de fer.»* Il était logé et nourri, avec congé le samedi après-midi et le dimanche, pour seulement huit dollars par mois (alors que le salaire normal était de vingt dollars), d'où le sobriquet de «*fou à Bédard*» qui lui fut appliqué d'autant plus qu'il était un travailleur maladroit, qu'il lui manquait des dents, qu'il avait un défaut d'élocution, qu'il observait les gens avec un peu trop d'insistance, qu'il prenait fréquemment des notes dans un calepin et qu'il s'enfermait pour écrire sa soi-disant correspondance. Par ces agriculteurs qui étaient en train de «faire de la terre» et qui ne savaient ni lire ni écrire, il était perçu comme un original et on se méfiait même de lui : n'était-il pas un espion désirant se moquer des colons en peignant leur style de vie?

Il résida chez Samuel Bédard dans l'été 1912, dans une «maison de colonisation», construite aux alentours de 1900, petite mais provisoire. On y voit encore le poêle à trois ponts et le lit de camp qu'il a occupé. Lors d'une veillée, il fit la connaissance de la sœur cadette de Mme Bédard, Éva Bouchard, une jolie maîtresse d'école qu'entourait un cercle de prétendants assidus, et se fit raconter l'histoire tragique d'un coureur des bois mort en forêt l'hiver précédent, récit qui semblait troubler la jeune Éva. Il tenait enfin le sujet d'un livre.

En automne, il trouva un autre emploi, celui de «chaîneur» pour une équipe qui projetait de construire une voie ferrée sur la rive nord du lac Saint-Jean : *«Ma chère maman, Depuis quinze jours, je suis dans le bois au nord de Péribonka avec des ingénieurs qui explorent le tracé d'une hypothétique et en tout cas très future ligne de chemin de fer. On couche sous la tente, et on est toute la journée dans les bois, sorte de forêt demi-vierge où une promenade de quatre à cinq milles prend trois heures d'acrobaties. Je n'y étais allé que pour remplacer mon patron et, après une semaine d'essai, je me suis promptement fait engager. Cela durera tout octobre et novembre probablement. Ne crois pas que je me voilà dans les bois pour le restant de ma vie. D'ici très peu d'années mais après quelques pérégrinations toutefois, je repasserai rue Vauquelin.»*

En janvier 1913, il se réfugia à l'hôtel Tremblay de Saint-Gédéon où il colligea ses notes amassées chez Bédard et se mit jour et nuit à la rédaction de son roman. À la fin du mois de février, manquant d'argent, il se fit engager comme traducteur par l'importante compagnie de pâte à papier, "Price and Brothers", de Kenogami : *«Ma chère maman, Me voilà installé depuis quelques jours déjà à Kenogami. J'habite à l'hôtel que la compagnie a fait édifier pour son personnel, hôtel somptueux d'ailleurs et infiniment confortable. Mais j'étais tout de même plus heureux sous la tente. Kenogami n'est pas aussi sauvage que son nom indien pourrait le faire croire. Il y a là principalement une très grosse manufacture de pâtes et papiers, Price and Borthers où je vais briller de mon éclat ordinaire jusqu'au printemps.»*

Au printemps, ayant accumulé assez d'argent, il quitta le lac Saint-Jean pour revenir à Montréal au début du mois d'avril 1913. Il fut de nouveau engagé comme traducteur par des quincailleurs, "Lewis Brothers". Il put y utiliser la machine à écrire de la compagnie pour dactylographier son manuscrit, étant un des premiers écrivains français à avoir utilisé la machine à écrire dont l'usage commençait à se répandre. C'est le texte original de :

“Maria Chapdelaine, récit du Canada français”
(posthume, 1914)

Roman de 240 pages

Un narrateur impersonnel décrit une petite communauté de défricheurs qui, au début du XXe siècle, vit «*au pays du Québec*», au Lac Saint-Jean, non loin des chutes de la rivière Péribonka. C'est surtout la famille Chapdelaine, qui est composée du père, Samuel ; de la mère, Laura ; des quatre fils, Esdras, Da'Bé, Tit'Bé, Téléspore ; et de leurs filles, Maria et Alma-Rose. Le père est un défricheur qui s'enfonce toujours de plus en plus dans la forêt pour ouvrir de nouvelles terres, continuant la tradition des pionniers. La mère Chapdelaine s'y épuise, comme aux nombreuses naissances.

Maria est «*une belle grosse fille et vaillante avec ça*» mais «*presque inaccessible*», a trois prétendants de trois milieux différents. Eutrope Gagnon, «*habitant*» et fils d'«*habitant*», l'unique voisin des Chapdelaine, est un bon travailleur qui lui offre une bonne terre et la possibilité d'élever une grosse famille. Lorenzo Surprenant, qui a déserté sa terre pour émigrer aux États-Unis depuis quelques années, revient régulièrement à Péribonka dans ses habits à la dernière mode pour la séduire et l'emmener vivre avec lui là où se trouve la richesse et les villes qui brillent toute la nuit, où la vie est trépidante, plus riche et plus facile. Mais l'élu de son cœur, c'est François Paradis, l'homme libre, l'aventurier fasciné par la forêt, tantôt bûcheron dans les «*chantiers*» des compagnies d'exploitation forestière, souvent américaines, au nord de La Tuque, tantôt coureur des bois pratiquant la trappe et le commerce des fourrures, qui n'a rien d'autre à lui offrir que son indépendance et l'amour qui a surgi, imprévu et tout simple, par un beau jour d'été où le jeune homme, hôte des Chapdelaine, est allé faire avec eux la cueillette des «*bleuets*». Il était parti tout de suite après, mais il a fait et reçu en échange une promesse : il reviendra au printemps, le temps des épousailles, et alors commence la longue et secrète attente de Maria qui se déroule au milieu des travaux quotidiens. Maria l'attendra. Mais il ne revient pas : s'est-il perdu en forêt, a-t-il rencontré une «*sauvagesse*»? Comment savoir? Son corps n'a jamais été retrouvé. Le soir du jour de l'an, Eutrope Gagnon vient annoncer aux Chapdelaine que François Paradis a été retrouvé gelé : il s'est «*écarté*» dans «*les grands brûlés où la petite neige poudre terriblement et fait des falaises*». À l'approche de Noël, se sentant capable de marcher à travers les bois depuis La Tuque, il s'était mis en tête d'aller passer le temps des Fêtes avec elle à Péribonka. Il s'était témérairement mis en route à raquettes, mais fut surpris par «*un norouâ meurtrier*», une tempête de neige.

Maria finit par se résigner mais, en venant à haïr la dureté du pays, elle est séduite par l'éloquent plaidoyer que lui fait Lorenzo Surprenant pour «*la vie magnifique des grandes cités*». À son tour, Eutrope Gagnon lui propose le mariage en lui promettant de lui «*faire une belle terre*» qui devrait leur apporter l'aisance. Elle accueille ces propositions en silence : son chagrin est encore trop récent pour qu'elle puisse engager son avenir.

Surviennent alors la maladie et la mort de la mère Chapdelaine qui, en bouleversant l'équilibre familial, obligent Maria à choisir son destin. Tandis qu'elle veille sa mère morte, elle écoute d'abord son père faire l'éloge de cette «*femme dépareillée*». Puis elle entend trois voix qui l'invitent solennellement à rester parmi les siens. Suivant l'exemple héroïque de sa mère qu'elle doit remplacer et obéissant aux voix qui «*avaient parlé clairement*», Maria Chapdelaine promet donc à Eutrope Gagnon qu'elle l'épousera «*le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles*».

Analyse

Intérêt de l'action

Comme l'indique bien son titre, le roman est centré sur l'histoire d'amour, une très belle histoire d'amour impossible dans la grande tradition des «*Tristan et Iseult*» ou des «*Roméo et Juliette*», mais au fond banale et quelque peu mélodramatique de Maria Chapdelaine, une vierge amoureuse, dont l'amour très romantique pour François Paradis est brisé par un destin inexorable incarné ici par une

nature rebelle dont la colère extrême prend la forme d'une tempête de neige mortelle, et qui, déçue, se fiance sans amour. Tous les autres événements sont subordonnés à cette intrigue principale.

Cette histoire, dépouillée de tout artifice, est racontée avec simplicité, sobriété. Seules les trois voix qu'entend Maria étonnent : elles peuvent être considérées comme une intervention surnaturelle dans ce texte par ailleurs plutôt réaliste.

Le déroulement est surtout chronologique, se situant entre le dimanche 26 avril 1908 et le mois de mai 1909, datation qui est rendue possible grâce à certains indices semés dans le texte, tels la mention du pape Pie X (les événements ont donc lieu entre 1903 et 1913), la construction de l'église de Saint-Prime (terminée en 1908) et la fête de sainte Anne (le dimanche 26 juillet 1908). Une correspondance est établie entre les événements de l'histoire et le cycle des saisons au cours d'une année : au printemps, Maria est convoitée ; en été, elle est courtisée par François Paradis ; l'automne est le temps du repli sur soi ; l'hiver cruel coûte la vie à François Paradis ; au printemps suivant, elle décide d'accorder sa main à Eutrope Gagnon.

Mais surviennent des retours en arrière pour expliquer certains faits (par exemple quand Samuel Chapdelaine rend hommage à son épouse défunte en insistant sur sa bravoure).

Les seize chapitres sont de longueurs inégales : le plus long est le chapitre XIV qui relate les événements entourant le décès de Laura Chapdelaine. Le plus court est le seizième qui est un épilogue dans lequel le narrateur laisse entrevoir que Maria épousera probablement Eutrope, au printemps de 1910.

Intérêt littéraire

Influencé à la fois par le réalisme et par le symbolisme, doté d'un véritable talent de conteur, Louis Hémon développa une narration claire, ample, dont le ton est si juste, si sincère, qu'on ne peut que conclure à sa grande qualité d'écrivain.

Il se révèle parfois poète : les comparaisons et les métaphores sont nombreuses et significatives et il égrène des noms du pays : «*Lac à l'Eau-Claire... La Famine... Saint-Coeur-de-Marie... Trois-Pistoles... Sainte-Rose-du-Déjel... Pointe-aux-Outardes... Saint-André de l'Épouvante... Pointe-Mille-Vaches... Les Escoumins... Notre-Dame-du-Portage... Les Grandes-Bergeronnes... Gaspé...*» dans un véritable morceau de poésie pure puisque, les mots n'ayant pas de sens, seule compte leur musique à laquelle avait déjà été sensible Proust, que Louis Aragon illustra avec brio dans «*Le conscrit des cent villages*».

Romancier réaliste, il a fait évidemment parler la langue québécoise du début du XXe siècle à ses personnages qui, d'ailleurs, n'utilisent le dialogue qu'en cas d'absolue nécessité, l'importance du regard venant compenser ce quasi-mutisme. À l'occasion de la rencontre par Samuel Chapdelaine de trois Français qui ont acheté la terre de Lorenzo Surprenant, il note que «*dès qu'ils parlaient le fossé semblait s'élargir encore et les paroles qui sortaient de leur bouche sonnaient comme des mots d'une langue étrangère. Ils n'avaient pas la lenteur de diction canadienne, ni cet accent indéfinissable qui n'est pas l'accent d'une quelconque province française, mais seulement un accent paysan, en quoi les parlars différents des émigrants d'autrefois se sont confondus. Ils employaient des expressions et des tournures de phrases que l'on n'entend point au pays de Québec, même dans les villes, et qui aux hommes simples assemblés là paraissaient recherchées et pleines de raffinement*». À quelques reprises, le narrateur omniscient glisse vers une certaine forme de discours indirect libre pour rendre compte des émotions que vivent les personnages. Louis Hémon introduisit ces québécismes sans recourir à des guillemets.

En ce qui concerne le lexique, on remarque :

«*adon*» : chance, coïncidence, heureux hasard.

«*adonné*» : convenu («*une belle paroisse qui m'aurait bien adonné*»).

«*s'agricher*» : s'agripper.

«*s'assire*» : s'asseoir.

«*à soir*» : ce soir.

«*avant*» : «*être d'avant*» : avancer (en parlant du travail).

«*avant-midi*» : matin, matinée ; dans l'édition française, le mot a été corrigé par «*après-midi*» puisqu'on dîne ensuite (alors qu'en France on déjeune).

«*bacul*» : palonnier, palonneau, barre transversale de l'attelage aux extrémités de laquelle on attache les rênes des chevaux.

«*blasphème !*» : juron.

«*bleuet*» : «*la luce ou myrtille de France*» : airelle.

«*bois debout*» : non défriché.

«*boss*» (mot anglais) : patron.

«*boucane*» : fumée.

«*catalogne*» : étoffe faite au métier avec des retailles de coton ou de laine et toutes sortes de menus restes de tissus.

«*char*» : train («*la ligne pour amener les chars de Québec*» ; on disait aussi «*les gros chars*» :) ou tramway («*les chars électriques*») ou voiture.

«*châssis*» : fenêtres ; les «*châssis de couleur*» du chapitre II sont des fenêtres de l'église ornées de vitraux.

«*chaudière*» : seau en métal.

«*ciboire !*» : juron.

«*clairer*» : dégager, défricher, vider.

«*cran*» : rocher.

«*créature*» : personne du sexe féminin.

«*cuite*» : cuisson du pain.

«*de même*» : comme ça, ainsi,

«*dépareillé*» : sans pareil, exceptionnel («*force dépareillée*», «*femme dépareillée*»).

«*disputer*» : réprimander.

«*drave*» (de l'anglais "to drive") : transport des billots de bois par flottage sur les cours d'eau.

«*eau claire*» : dégagée des glaces.

«*écarté*» : égaré.

«*envoyer les pieds*» : ruer.

«*façon*» : allure («*le marchand qui avait une si belle façon*») ; gentillesse («*Maria n'a pas une bien belle façon à soir*»).

«*falaise*» : congère.

«*fausser*» : tromper («*le feu a faussé*» : n'est pas tombé là où on s'y attendait).

«*fille*» : «*être fille*» : être célibataire.

«*fleur*» (de l'anglais "flour") : farine.

«*foreman*» (mot anglais) : contremaître, chef d'équipe.

«*gages*» : salaire ; le mot est utilisé au féminin : «*de bonnes gages*».

«*gaudriole*» : mélange d'avoine, de pois et de luzerne qu'on donnait à manger aux animaux lorsque l'herbe se faisait rare.

«*génie*» : intelligence : «*cet enfant-là n'a pas tout son génie*» : il n'a pas toute sa tête ; il est déficient sur le plan intellectuel.

«*godendard*» : grosse scie munie d'un manche court et droit à chaque extrémité, qui se manie à deux et dont on se sert pour débiter les troncs d'arbres en billots.

«*granger*» : engranger, mettre à l'abri dans une grange.

«*gréé*» : pourvu («*Des gens bien grées d'instruments*» - «*Tu étais bien grée de femme*»).

«*gros de*» : beaucoup de.

«*un habitant*» : un paysan.

«*haut*» : nord («*en haut du lac*»).

«*icitte*» : ici.

«*lâche*» : paresseux.

«*malavenant*» : désagréable dans ses manières, peu serviable.

«*malin*» : mauvais, méchant, agressif.

«*marier*» : se marier, épouser.

«*minot*» : mesure de capacité pour les grains et les matières sèches, valant 36, 37 litres.

«*misère*» : difficulté.
 «*le monde*» : les gens.
 «*mouvoir*» (de l'anglais "to move") : déménager, se déplacer.
 «*pareil*» au sens de «tout de même» : «*J'irai pareil*».
 «*piastre*» : dollar.
 «*planche*» : plat («*un beau terrain planche aussi loin qu'on peut voir*», page 42).
 «*poudrer*» : poudroyer.
 «*quart*» : tonneau.
 «*radouber*» : terme de marine utilisé pour «raccommoder».
 «*rare*» : exceptionnel.
 «*règne*» : vie.
 «*remmancheur*» (aussi «*ramancheur*») : «rebouteux», guérisseur non diplômé qui remet les membre démis, réduit les luxations et les fractures.
 «*renchausser*» : recouvrir de terre le bas de la maison dans le but de l'isoler du froid.
 «*resté*» : fatigué.
 «*risée*» : plaisanterie («*entendre la risée*» : avoir le sens de l'humour).
 «*rognons*» : reins.
 «*les sauvages*» : les Indiens.
 «*savane*» : terrain marécageux.
 «*son père*», «*sa mère*» : les Québécois désignaient ainsi leurs propres parents plutôt que de dire «mon père», «ma mère», usage qui a encore cours dans certaines régions du Québec.
 «*sudet*» : vent du sud-est.
 «*talle*» : touffe de plantes d'une même espèce.
 «*tasserie*» : partie de la grange où l'on entasse le foin, la paille.
 «*tenter*» : installer sa tente.
 «*toffer*» (de l'anglais "to tough it") : endurer, supporter, résister, tenir le coup.
 «*track*» (mot anglais) : voie ferrée.
 «*c'est de valeur*» : «c'est dommage» qui, dans l'édition française, a été corrigé par «*c'est de malheur*» (qui doit d'ailleurs être l'origine de l'expression québécoise, née peut-être du désir de ne pas attirer le malheur en prononçant son nom).
 «*veilleux*» : personne qui vient passer la «veillée», la soirée.
 «*veilloche*» ou «*vailloche*» ou «*veillotte*» : entassement de foin ou de tiges de céréales fauchées.
 «*vues animées*» : cinéma.
 «*waguine*» (de l'anglais "waggon") : voiture de ferme à quatre roues.

Parfois, Louis Hémon rendit même la prononciation :

«*atacas*» corrigé en «*atocas*».
 «*chousses*» pour «*souches*».
 «*écarre*» pour «*accore*».
 «*norouâ*» pour «*noroît*», vent du nord-ouest qui apporte généralement un temps ensoleillé.
 «*ouais*».
 «*toué*» corrigé par «*toi*» quand il est utilisé par un prêtre.

En ce qui concerne la syntaxe, on remarque les verbes normalement pronominaux utilisés intransitivement : «*le puits a tari*».

Mais, dans l'ensemble, ce roman est très français de style, très semblable à beaucoup d'oeuvres écrites en France à la même époque.

Intérêt documentaire

Ce roman réaliste était destiné à un public français auquel il devait procurer une évasion exotique. Il avait donc une fonction documentaire sinon ethnographique, Louis Hémon, qui avait vécu six mois sur

le terrain, qui était doté d'une puissante capacité d'observation des milieux et des êtres et qui s'y est livré avec une attention sympathique, s'étant minutieusement renseigné. Il s'est en quelque sorte représenté dans les trois Français qui ont acheté la terre de Lorenzo Surprenant, qui sont pleins de «*curiosité*».

Il indiquait avec beaucoup de précision les lieux de l'action dans la région nordique du Lac-Saint-Jean. Le climat est rigoureux, «le retour de l'inexorable hiver» s'annonçant dès l'automne. Pour certains, Louis Hémon en aurait apprécié la vivacité parce qu'il était doté d'un tempérament de sportif, mais d'autres remarquent qu'il a préféré passer l'hiver à l'hôtel de Saint-Gédéon. Il aurait aimé aussi les joies viriles du travail agricole. Il fut en tout cas sensible au charme du paysage grandiose de la région sauvage de Péribonka, où les Chapdelaine et leur seul voisin immédiat, Eutrope Gagnon, vivent isolés dans les bois, «de l'autre bord de la rivière (Péribonka), en haut des chutes, à plus de douze milles de distance, et les derniers milles quasiment sans chemin (page 26). Les rares visites que les Chapdelaine effectuent à Honfleur constituent leur principal contact avec le monde extérieur ; ils y vont pour acheter de la graine de semence ou pour assister à la messe ou à des «*veillées*» chez Éphrem Surprenant. Les distances sont nettement calculées : «*De chez eux au village de Honfleur : huit milles... De Honfleur à La Pipe : six... À La Pipe son père... continuerait vers Mistook... Elle se reprit et au lieu du vieux nom indien que les gens du pays emploient toujours, elle donna au village son nom officiel, celui dont l'avaient baptisé les prêtres : Saint-Coeur-de-Marie*» (page 204). Il mentionnait également Saint-Prime, Saint-Félicien, Saint-Michel-de-Mistassini et d'autres localités de la région.

Tandis que la forêt constituait une tentation pour les coureurs de bois qui préféraient la trappe des animaux (Hémon eut raison de voir en la forêt la première industrie du Québec), le commerce des fourrures, la mobilité, au travail de la terre, les Chapdelaine étaient des «*colons*», «*la colonisation*», dont le clergé du temps faisait la promotion, étant la transformation de la forêt en terrain agricole pour accaparer le territoire québécois, assurer, par cette occupation du sol, la sauvegarde de la culture traditionnelle, en se protégeant contre les tentations de la vie urbaine, l'emprise des anglophones («*Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous paît d'appeler des barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent*») et l'exil vers les États-Unis où Lorenzo Surprenant gagne de «*bonnes gages*».

Les colons achetaient une concession, la défrichaient et, après quelques saisons, étaient en mesure de s'y livrer à des activités agricoles, d'y faire pousser du blé et d'y mettre des animaux au pacage. Louis Hémon n'a pas caché «*les mille duretés d'une terre impitoyable*» dans un pays cruel, voire inhumain. Il a montré que les conditions dans lesquelles ils vivaient étaient extrêmement difficiles, car leur travail harassant ne leur rapportait guère de bénéfices, les récoltes n'étant pas toujours généreuses. De plus, le bétail, ici peu nombreux, était à la fois fragile et exigeant. Enfin, les éléments constituaient une menace supplémentaire à la survie et au succès de l'entreprise. Le type d'agriculture que pratiquaient les Chapdelaine est plutôt archaïque. Ils ne semblaient pas se servir d'insecticides, et les seuls engrais utilisés étaient d'origine animale. De plus, ils cultivaient du blé, lequel est fragile et épuisant pour le sol et ne pousse pas très bien à des latitudes aussi nordiques.

Louis Hémon décrivait «*la petite maison carrée*» qu'habitent les Chapdelaine et qu'ils ont construite eux-mêmes : elle est constituée essentiellement de la cuisine-salle commune, séparée par un demi-mur de la chambre des parents et de celle de Maria et Alma-Rose. Le grenier sert de chambre à coucher aux garçons de la famille, du moins pendant l'été. Le «*grand poêle à trois ponts*» (page 43) occupe le centre de la maison. Les murs sont décorés de calendriers agricoles et d'images pieuses. À l'extérieur, on trouve «*le four, coiffé de son petit toit de planches*», «*la grange de planches mal jointes*», «*l'étable faite de troncs bruts entre lesquels on avait forcé des chiffons et de la terre*» (pages 69-70).

Les habitants sont ignorants et illettrés, et se distinguent donc des bourgeois comme Wilfrid Tremblay, «*le marchand, qui avait une si belle façon et essayait toujours de parler comme les Français*». Leur vie sociale était organisée autour des paroisses, des églises, les prêtres jouant un rôle considérable, car ils leur faisaient aveuglément confiance, sans exercer leur sens critique. Le culte catholique ponctuait les moments importants de la journée : les bénédictions avant d'entamer les repas ; «*la prière de chaque soir*» («*cinq Pater, cinq Ave, les Actes, puis les longues litanies*») ; le chapelet récité «à

l'heure de la messe» quand ils ne peuvent se déplacer pour y assister. Louis Hémon, s'il fait vanter par une des voix qu'entend Maria «*la solennité chère du vieux culte*», avait, sur cet aspect, un point de vue quelque peu subversif : le curé Tremblay a «*disputé*» François Paradis parce qu'il avait dit ne pas avoir peur du diable ; les recommandations que le conseiller psychologique et le guide spirituel qu'est censé être le curé de Saint-Henri fait à Maria ne sont pas adaptées aux besoins de la jeune femme endeuillée et, lors de la mort de Laura, il se livre à tout un théâtre quand il apporte le Saint Sacrement ; Maria récite ses «*mille Ave*» la veille de Noël, au moment même de la mort de François Paradis, ce qui est une pique quelque peu cruelle. Mais les habitants s'appuient aussi sur des superstitions, et la mère Chapdelaine s'était «*façonné une sorte de polythéisme compliqué. un monde surnaturel de génies néfastes ou bienfaisants*» (page 46).

Le romancier détailla les vêtements des paysannes québécoises qu'il comparait à ceux des Françaises : «*Jeunes ou vieilles, jolies ou laides, elles étaient presque toutes bien vêtues, en des pelisses de fourrure ou des manteaux de drap épais ; car pour cette fête unique de leur vie qu'était la messe du dimanche elles avaient abandonné leurs blouses de grosse toile et les jupons en laine du pays, et un étranger se fût étonné de les trouver presque élégantes au coeur de ce pays sauvage, si typiquement françaises parmi les grands bois désolés et la neige, et aussi bien mises à coup sûr, ces paysannes, que la plupart des jeunes bourgeoises des provinces de France*» (pages 24-25).

Faisant de la famille Chapdelaine le microcosme de toute une société, il donna un tableau saisissant des moeurs des paysans canadiens français du début du XXe siècle, donnait sa définition de «*la race*» québécoise : simplicité à la fois naïve et émouvante, nostalgie, honnêteté, ardeur au travail, courage. À travers les voix qu'entendait Maria, il définissait «*l'âme de la province*» : «*la solennité chère du vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une racine ancienne a retrouvé son adolescence*».

Cette petite société dominée, volontairement exilée de l'intérieur, avait chois, pour survivre, le repli, la fidélité aux traditions, Au chapitre XV, il nous fait assister à la veillée funèbre chez Éphrem Surprenant. Trait typiquement québécois, deux des enfants Chapdelaine, Da'Bé et Tit'Bé, ne sont jamais désignés que par ces surnoms qui sont des «*dimunitifs enfantins et tendres*» (page 68). Au chapitre XIV, à l'occasion de la mort de Laura, s'affrontent le médecin et le «*remmancheur*». S'étant imprégné de la culture populaire, il introduisit (notamment au chapitre IX) des récits d'origine orale, des légendes, des chansons.

En seulement quelques mois, il avait compris «*l'éternel malentendu entre deux races : les nomades et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure*», entre deux tendances inconciliables :

D'un côté, sont François Paradis, le coureur de bois qui a vendu la terre de son père à trois Français, qui jouit d'une liberté enivrante, qui survit grâce au commerce des fourrures, et le père Chapdelaine, le pionnier, le défricheur acharné à poursuivre son combat véritablement épique avec la forêt avec détermination, abnégation et savoir-faire ; qui, à plusieurs reprises, a relevé le défi «*de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois*», de défricher une nouvelle terre, préférant «*la terre neuve*» aux «*vieilles paroisses*» trop aplanies. Ces nomades sont des aventuriers dans l'âme qui ont le goût de toujours repousser plus loin les frontières du pays, qui ne se fixent pas.

De l'autre côté, sont les paysans, les «*habitants*», les colons attachés à leur terre, que représentent Laura Chapdelaine (qui préférerait s'établir enfin dans «*une vieille et belle paroisse*», qui rêve d'un «*beau terrain planche aussi loin qu'on peut voir, pas de crans ni de bois, rien que des champs carrés avec de bonnes clôtures droites, de la terre forte*», qui avoue : «*C'est peut-être péché de le dire ; mais tout mon règne j'aurai du regret que ton père ait eu le goût de mouver si souvent*» [page 42]), et Eutrope Gagnon, le seul voisin des Chapdelaine, qui, comme eux, défriche sa terre pour la cultiver, mais entend y rester.

En dépit de la place prépondérante qu'il accorda au travail de la terre, Louis Hémon ne décrivit pas une situation utopique. Les activités liées au défrichage et à l'essouchage de la terre furent présentées comme difficiles. Les paysans souffraient de leur isolement, leur mode de vie était fruste et la survie n'était jamais assurée d'une année à l'autre. Mais ils vivaient avec la terre une relation symbiotique perceptible notamment par les descriptions de la nature et par l'accord qui est établi entre

le passage des saisons et les cycles que parcourt l'héroïne qui est peut-être identifiée aux bleuets qui «*étaient bien mûrs*» (page 98) alors que, auparavant, il est dit d'elle : «*l'heure de la maturité parfaite n'était pas encore venue*» (page 82).

La description que Louis Hémon faisait de la nourriture consommée par les Chapdelaine (la cuisson du pain) trahissait bien leur indigence et prouvait l'âpreté du métier d'agriculteur.

L'attrait de la vie urbaine est présenté par Lorenzo Surprenant, paysan qui a renoncé à ce mode de vie pour aller travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre, à Lowell et à Boston, et qui y a trouvé l'aisance financière. Il tient un discours anti-agriculteur, comparant le travail agricole à un esclavage : «*Il n'y a pas d'homme dans le monde qui soit moins libre qu'un habitant*» (page 173). Proposant à Maria, un «*règne heureux*», il lui offre «*la vie magnifique des grandes cités*», la tentation d'une vie matériellement plus facile, mais dangereuse sur les plans spirituel et culturel car on n'est pas sûr d'y retrouver l'encadrement religieux dont bénéficient les paysans car, «*aux États*», on n'est pas sûrs de pouvoir continuer à parler français. Le roman jette donc un lueur sur l'exode des Québécois aux États-Unis, qui commença vers 1840 et s'est terminé vers 1930, au moment de la crise économique, qui constitua, au début du XXe siècle, une sérieuse menace à la survie culturelle du Québec français. De 1900 à 1909, époque où est située l'histoire de Maria Chapdelaine, environ cent mille personnes émigrèrent du Québec vers les États-Unis, alors que la population totale du Québec était de deux millions. Elles s'installèrent surtout en Nouvelle-Angleterre où elles travaillèrent dans des usines textiles.

À l'opposé, sont évoqués aussi «*les sauvages*», les Amérindiens qui vivaient «*À quatre cent milles de là, en haut des rivières, qui avaient fui les missionnaires et les marchands, qui étaient accroupis autour d'un feu de cyprès sec, devant leurs tentes, et promenaient leurs regards sur un monde encore empli pour eux comme aux premiers jours de puissances occultes, mystérieuses : le Wendigo géant qui défend qu'on chasse sur son territoire ; les philtres malfaisants ou guérisseurs que savent préparer avec des feuilles et des racines les vieux hommes pleins d'expérience ; toute la gamme des charmes et des magies*».

Louis Hémon poussait là à l'extrême son souci d'exotisme, parlant d'une réalité qu'il ne connaissait pas. Mais, dans l'ensemble du roman, il restituait un monde dans lequel il avait vécu et qu'en bon écrivain réaliste il avait donné un tableau crédible.

Intérêt psychologique

Louis Hémon s'est montré soucieux de restituer la psychologie des paysans québécois de l'époque dont l'existence se confondait avec celle, simple et grandiose, de la nature. Celle-ci devint même un personnage à part entière qui prenait part à la souffrance de Maria, s'en faisant l'expression fidèle aussi bien que sa cause, les descriptions, au fil des saisons, s'accordant toujours parfaitement avec l'état d'esprit de l'héroïne.

Il a fait reposer l'unité de son roman sur l'évolution intérieure de Maria Chapdelaine et de la décision qu'elle doit prendre. Mais il n'a pas négligé pour autant les personnages secondaires, qui sont bien typés.

Samuel Chapdelaine est un homme courageux et bon, mais qui, en patriarche traditionnel, impose sa volonté (en particulier, celle d'aller s'installer sur une nouvelle terre de colonisation), à sa femme et à ses enfants dont, cependant, il s'occupe beaucoup (il les berce et leur chante des chansons) et qui l'aiment profondément. Il incarne pour eux «*toute la sagesse et toute la puissance du monde*» (page 135). Autre différence avec les patriarches des autres romans du terroir, il n'a pas peur de montrer et de nommer ses émotions, comme lorsqu'il rend hommage à son épouse décédée.

Laura Chapdelaine est, elle aussi, courageuse et travailleuse. Mais elle se distingue de son époux par son goût de la sédentarité. Même si elle n'est pas d'accord avec la volonté de son mari d'aller s'installer sur une nouvelle terre, elle lui obéit. Elle représente la continuité et, gardant la mémoire, est capable de retracer instantanément la généalogie de plusieurs personnages.

François Paradis est un coureur de bois épris de liberté, doté d'autonomie et de débrouillardise. Sa force intérieure et son goût pour l'aventure ont forgé sa personnalité, comme en témoignent «ses yeux hardis», son regard «clair, perçant, chargé d'avidité ingénue» (page 27). Jusqu'à sa rencontre avec Maria, qu'il séduit par son assurance, il n'avait pas semblé éprouver le désir de s'établir quelque part. Mais on peut se demander quelle vie aurait été la leur s'ils s'étaient effectivement épousés : aurait-il renoncé à courir les bois? se serait-elle adaptée à cette éventuelle instabilité? Mais son intrépidité et son sentiment de puissance le perdent. On peut penser que Louis Hémon, lui-même épris de liberté, s'est identifié à ce personnage, lui donnant son goût de la liberté (il a vendu la terre de son père, ne voulant pas être attaché comme un animal à un pieu) et le nom de Paradis (fréquent au Québec) pour marquer le bonheur qu'il aurait pu donner à Maria.

Lorenzo Surprenant est le paysan qui a renoncé à ce mode de vie pour aller travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre, un homme moderne au regard tourné vers l'avenir, dont le nom est significatif car il surprend par les idées nouvelles qu'il apporte. Pourtant, «il avait une figure grasse aux traits fins, des yeux tranquilles et doux, des mains blanches ; la tête un peu de côté, il souriait poliment, sans ironie ni gêne, sous les regards braqués.» (page 88). Amoureux de Maria, il la courtise, lui fait un plaidoyer construit comme une démonstration, lui fait miroiter mille tentations, des promesses d'aisance et même de luxe.

Eutrope Gagnon, homme sage et terne, est d'abord un soupirent discret qui sait ne pas tirer avantage de la disparition de son rival, qui est soucieux surtout d'épargner des souffrances inutiles à Maria. Il fait sa «grande demande» avec beaucoup de maladresse, et lui arrache une promesse de mariage sans véritablement l'avoir séduite. Il sait se faire apprécier car il s'affirme comme un cultivateur à l'aise (il a «deux lots tous payés», «de la bonne terre») et promis à un avenir prospère. Son nom, Eutrope, semble d'ailleurs signifier le bon choix qu'elle a fait. Il représente la continuité sans questionnement, la sécurité, le côté conservateur de la société québécoise.

Maria est «une belle grosse fille et vaillante» qui a seize ou dix-sept ans, et dont les charmes s'accompagnent de qualités morales : «Elle était de ces femmes qui lorsqu'elles se donnent donnent tout sans compter : l'amour de leur corps et de leur coeur, la force de leurs bras dans la besogne de chaque jour, la dévotion complète d'un esprit sans détours» (pages 100-101). «Simple et sincère, et proche de la nature qui ignore les mots», à cause des moeurs du temps, elle se montre discrète, presque muette, timide face à François Paradis. Introvertie, très méditative, elle est si discrète qu'il faut d'ailleurs attendre le chapitre VI pour qu'elle soit au centre du récit. Mais elle éprouve pour lui une véritable passion. Sa longue et secrète attente est relatée avec une émotion simple sans être mièvre. En fait, elle est une femme forte, généreuse, subtile aussi. Son deuil lui fait éprouver «un sentiment nouveau fait d'un peu de crainte et d'un peu de haine pour la campagne déserte, le bois sombre, le froid, la neige» ; elle doit reconnaître : «Tout de même, c'est un pays dur, icitte», et elle est meurtrie par «la rudesse, la vigueur des hivers, la solitude des grandes forêts inhumaines». «Le norouâ meurtrier qui avait enseveli François sous la neige [...] avait fait sentir à Maria du même coup toute la tristesse et la dureté du pays qu'elle habitait et lui avait inspiré la haine des hivers du Nord, du froid, du sol blanc, de la solitude, des grandes forêts inhumaines où tous les arbres ont l'aspect des arbres de cimetièr». Elle inspire admiration et respect par ses convictions religieuses (sa dévotion particulière pour la Vierge Marie s'explique d'autant mieux par le prénom qu'elle porte) ; par sa douleur qu'elle parvient à dominer ; par la force troublante avec laquelle elle refuse la vie matérialiste que lui offre Lorenzo Surprenant ; par la clairvoyance avec laquelle elle se rend compte de la tâche lourde mais empreinte de noblesse qui l'attend après la mort de sa mère ; par son choix de demeurer sur la terre, mais au prix d'un douloureux cheminement intérieur accompagné du sacrifice de toute forme d'ambition qui ne soit pas liée au maintien de la tradition. Quand François Paradis est mort, il ne lui reste qu'à choisir un des prétendants, peu importe lequel puisqu'elle ne pourra pas l'aimer, elle est morte psychologiquement. Mais elle décide de son sort avec une liberté exceptionnelle à l'époque et dans les romans de la terre, liberté dont elle jouit en dépit de l'influence qu'exercent sur elle les trois voix mystérieuses qu'elle entend alors qu'elle est en proie au dilemme de partir ou de rester :

«La première voix vint lui rappeler en chuchotant les cent douceurs méconnues du pays».

La deuxième oppose à la tentation d'aller à l'étranger *«tous les noms de son pays [...] les mille noms que des paysans pieux venus de France ont donnés aux lacs, aux rivières, aux villages et la contrée nouvelle qu'ils découvraient et peuplaient à mesure».*

La troisième voix, qui est *«à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre»*, incite à la survivance nationale : *«Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister.... nous maintenir... Au pays de Québec rien ne doit mourir, rien ne doit changer.»*

Mais a-t-elle vraiment le choix de sa destinée? Après la mort de l'homme qu'elle aime, ne se présentent à elle que la médiocrité ou le célibat, et, en définitive, toutes les issues se valent. L'auteur note : *«Les paysans ne meurent point des chagrins d'amour»* et *«Maria n'avait pas songé un moment que sa vie fût finie»*. Elle continue à vivre parce que son existence est attachée à la terre par un lien aussi puissant qu'élémentaire ; elle se résigne donc à la vie en perpétuant la tradition de sacrifice des siens, en particulier de sa mère qui vient de mourir écrasée par la tâche : *«Vivre ainsi, dans ce pays, comme sa mère avait vécu, et puis mourir et laisser derrière soi un homme chagriné et le souvenir des vertus essentielles de sa race»*. Mais, au même moment, elle pressent la part importante d'absurdité de son geste : *«Est-ce que cela en valait la peine? La question ne se posait pas dans son esprit avec cette netteté mais c'était bien à cela qu'elle songeait.»*. Renonçant à son projet de quitter sa terre natale, elle décide d'assurer ce que Pierre Perrault appelait «la suite du monde». Comme sa mère dont elle est le prolongement, elle a mis trois ans à arrêter son choix définitif de fonder un foyer. Et une fois ce choix définitif fait, elle retrouve le calme, la sérénité, la paix intérieure. La nature, jusque-là hostile de *«ce pays sauvage»*, cruel et austère, que symbolise la lisière sombre de la forêt, s'est, elle aussi, apaisée : *«Le ciel baigné de lune était singulièrement lumineux et profond, et d'un bout à l'autre de ce ciel les nuages curieusement découpés, semblables à des décors, défilaient comme une procession solennelle. Le sol blanc n'évoquait aucune idée de froid ni de tristesse.»* Maria accepte de relever le défi et de rester fidèle à sa mission, en dépit des difficultés et des souffrances qui l'attendent dans *«ce pays où il leur était commandé de vivre»*, *«au milieu des bois emplis de neige d'où les garçons téméraires ne reviennent pas»*, au grand désespoir des jeunes filles comme elle qui avaient tâté du bonheur et rêvé à des jours meilleurs au côté de l'être aimé. Ce monde auquel elle se lie irrémédiablement, elle y songe *«avec haine et avec crainte»*. Eutrope Gagnon lui offre un avenir bien austère : *«attendre un an et puis devenir sa femme et continuer la vie d'à-présent, dans une autre maison de bois, sur une autre terre mi-défrichée»*. Mais son acceptation de s'unir à lui est soumission à la raison, obéissance à ce qu'elle considère comme son destin, aussi amour pour sa famille car elle veut pouvoir continuer à s'occuper de son père et de ses frères et soeur. Ce chemin qui la mène enfin à son accomplissement personnel, elle a dû le parcourir seule, livrer seule un combat contre un destin cruel auquel elle ne pouvait échapper, auquel elle devait se résigner : elle imitera sa mère, mais avec moins d'entrain. La vraie force du roman tient à la continuité homogène du caractère de Maria et à la logique selon laquelle elle prend sa décision.

La richesse du personnage de Maria Chapdelaine suffirait donc, à elle seule, à l'intérêt porté au roman, mais il a été considéré surtout pour le message qu'on a bien voulu y lire.

Intérêt philosophique

Dès sa publication, qui s'est faite en France et au Québec, le roman a été commenté dans de nombreux articles ou livres, et est devenu l'objet d'un mythe. Mais on en a donné des interprétations idéologiques tout à fait diverses, en particulier de l'épisode des voix : *«Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage.»* Le narrateur est alors tombé dans l'in vraisemblance, mais il se peut que le nomade qu'était Louis Hémon cherchait obscurément pour lui-même ce témoignage d'un enracinement.

En France, au moment de sa parution, on a d'abord trouvé dans le roman une évasion dans un exotisme social et géographique dont les lecteurs étaient friands. Pour les lecteurs français, les paysans québécois mis en scène par Hémon appartenaient à une race éteinte depuis longtemps, celle des pionniers et des défricheurs engagés dans un combat épique contre la nature, cadre éternel et grandiose. Mais on y a vu aussi un témoignage du «*miracle canadien*», celui d'un pays légendaire qui aurait été une France idéale qui n'aurait connu ni les guerres récentes ni même la Révolution, un univers «*sain*» dont la pureté originelle aurait été sauvegardée par le maintien de la famille et le respect des valeurs paysannes, un espace sauvage et grandiose où toutes les conquêtes seraient demeurées possibles, une parfaite colonie où rien n'aurait changé depuis Louis XIV, une île «*française*» projetée hors de l'Histoire et rétablie dans un passé glorieux.

Au Québec, s'est effectuée une identification collective à Maria Chapdelaine. Le roman a alimenté chez les intellectuels une longue discussion, encore ouverte, sur l'identité nationale. Comme du fait d'une certaine insécurité, on avait (et on a encore) le désir obscur de s'évaluer selon des critères étrangers et de se faire rassurer par la France sur la validité de la culture nationale, en cherchant non pas l'opinion d'autrui mais sa continuelle approbation, le roman, ayant été présenté par son préfacier, Louvigny de Montigny, comme «*un roman canadien*» et même comme «*un modèle de littérature canadienne*», on a donc proposé aux Québécois de se définir à partir du regard et de l'opinion d'un étranger, tout sympathique qu'il fût.

Autrefois, on a fait du roman :

- une épopée de la colonisation à laquelle le ministre de la Colonisation recourut pour favoriser le retour à la terre, alors que Louis Hémon, s'il a investi la vie agricole d'un rôle qui transcendait la simple survie individuelle, s'il dégagait la nécessité de la continuité agricole et de l'obéissance aux commandements de la terre, n'a voulu écrire qu'un hommage à la ténacité et au courage des défricheurs québécois, ce qui n'a pas empêché certains de l'accuser d'avoir remis en question l'idéologie agriculturiste ;
- une bible de la survivance d'un peuple soumis, le célèbre refrain : «*Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Au pays de Québec rien n'a changé ! Rien ne changera parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées. Nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... Au pays de Québec rien ne doit mourir, rien ne doit changer.*», étant cependant si ambigu que le livre a pu aussi bien servir le mythe de la survivance du Canada français (l'abbé Lionel Groulx parla abondamment du roman dans sa revue «*L'action française*», plus tard «*L'action canadienne-française*» puis «*L'action nationale*») ou plaider en faveur du statu quo constitutionnel (en 1917, lors du débat sur une motion qui proposait la sécession du Québec, on s'appuya sur le passage des «*voix*» pour, paradoxalement, montrer que le Québec devait rester dans la Confédération) ;
- une défense de valeurs telles que l'agriculture, la religion, le mariage, la famille, le rôle dévolu à la femme (Maria comprend que son devoir de femme était de rester au pays et d'assurer la survivance de la race canadienne-française, non sans renoncement et sacrifice), la résignation, «*le devoir patriotique*», l'appartenance nationale, le poids de la tradition (ce qui est peut-être symbolisé par cette «*chape*» de leur nom qui pèse sur les membres de la famille Chapdelaine), l'identité, le souci de la permanence d'un peuple qui ne concevait son avenir que dans le reflet du passé ; le refus de Maria de suivre Lorenzo Surprenant est le refus de l'affrontement avec la ville, avec l'effrayante modernité, avec le danger de l'assimilation ; Louis Hémon a fait passer ce message aussi à l'occasion de la rencontre des trois Français qui ont acheté la terre de Lorenzo Surprenant parce qu'ils ont ressenti «*la lassitude du trottoir et du pavé, de l'air pauvre des villes, où on n'est pas toujours heureux, où tout est cher, où on vit enfermé ; la révolte contre la perspective sans fin d'une vie asservie ; la parole émouvante, entendue par hasard, d'un conférencier prêchant sans risque «l'évangile de l'énergie et de l'initiative, de la vie saine et libre sur le sol fécondé.*»
- une allégorie optimiste du destin collectif des Canadiens français, une affirmation triomphaliste d'un messianisme québécois, alors que Louis Hémon se montre plutôt pessimiste comme dans cette négation de la justice immanente : «*Le coeur humain est ainsi fait que la plupart de ceux qui ont payé*

la rançon et ainsi conquis la liberté - l'aise - se sont en la conquérant façonné une nature incapable d'en jouir, et continuent leur dure vie jusqu'à la mort ; et c'est à ces autres, mal doués ou malchanceux, qui n'ont pu se racheter, eux, et restent esclaves, que l'aise apparaît avec toutes ces grâces d'étape inaccessible» (page 52) ;

- «un chef-d'oeuvre catholique» qui permettrait de maintenir la suprématie des prêtres ;
- une promotion des formes les plus traditionnelles de la culture française.

Claude-Henri Grignon a regretté : «Hémon nous a volé un chef-d'oeuvre parmi nos souches».

Le mouvement nationaliste du Québec doit donc beaucoup à ce roman fondateur du mythe national québécois, ce qui fait que beaucoup de Québécois croient encore que Louis Hémon a été québécois, illusion tout à fait logique puisqu'il a joué un rôle dans la fondation de la littérature nationale. Ce roman du Français Louis Hémon, où ont conflué sa personnalité et la tradition du roman québécois du XIXe siècle, a lancé le roman québécois et a permis que la littérature québécoise soit connue en France.

Mais, à partir de 1950, de nouvelles perspectives idéologiques qui tendaient à la modernisation, à la libération du peuple (qui, de Canadien français, devint alors Québécois), à l'indépendance, conduisirent retenir surtout l'allusion à l'emprise des anglophones («*Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous paît d'appeler des barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent*») et, en dépit de cette déclaration, à dénoncer le livre comme le symbole d'une aliénation. Cependant, si le Québec n'est plus aujourd'hui celui qu'a décrit Hémon, s'il est même opposé aux valeurs défendues dans le roman, le personnage mythique de Maria, qui incarne, comme il le dit, «une race qui ne sait pas mourir !», vieillit bien, continue d'exister.

Enfin, on a pu dire que le cycle des saisons, qui est parcouru dans le livre, ne donne pas seulement son sens au destin de Maria qui passe par des étapes dont chacune correspond à l'une d'entre elles, mais donne son sens profond à l'oeuvre : pour les êtres humains, la sagesse est l'acceptation de ce rythme supérieur.

Destinée de l'oeuvre

Louis Hémon avait envoyé son tapuscrit à sa soeur et au journal "*Le temps*" de Paris où il fut d'abord publié en feuilleton, du lundi 27 janvier 1914 au mercredi 19 février. Cette feuille ne parvenait évidemment pas à Péribonka. Mais, à Ottawa, l'écrivain Louvigny de Montigny découvrit l'existence de l'oeuvre et la fit publier au Québec en 1916, agrémentée de vingt-cinq fusains originaux du peintre Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, tout en se permettant de la corriger, de la remanier : il remplaça «ouais» par «oui», le juron «ciboire !» par «vingt-gueux !», supprima le «viens un peu par icitte, toué» et le «Assis-toué là» que disait le curé à Maria et, sous le prétexte que «le climat de "*Maria Chapdelaine*" est déjà trop peu attirant pour qu'on le refroidisse davantage», ne fit rentrer les vaches à l'étable qu'à la fin d'octobre. Il percevait le tableau réaliste qu'est le roman comme une charge contre les Québécois en les montrant illettrés et soumis aux prêtres. Pourtant, il prétendait, en même temps que c'est «un roman canadien» et même «un modèle de littérature canadienne», faussant dès le départ les données du problème. Le tirage, cependant, ne fut pas très important, seule l'élite culturelle locale s'enthousiasma.

Il fallut attendre que le roman parût en France en 1921 chez Grasset pour que les Québécois s'y intéressent. Il inaugura une nouvelle collection, "*Les cahiers verts*" et bénéficia d'une habile campagne de promotion, des exemplaires étant envoyés non seulement aux critiques littéraires mais aussi à plusieurs membres influents du clergé, leur faisant croire que l'auteur de cette oeuvre simple et vraie était un écrivain «bien-pensant» qu'il fallait à tout prix soutenir et encourager. Léon Daudet (avec un article intitulé "*Un chef-d'oeuvre français sur le Canada*"), Henri Massis (qui y vit «un chef-d'oeuvre catholique»), René Bazin, Henri Bordeaux, les frères Tharaud, Raymond Poincaré, Édouard Herriot, le maréchal Foch, le maréchal Joffre, l'Académie française, prononcèrent l'éloge du roman qui, considéré comme le "Paul et Virginie" du XXe siècle, connut un succès fulgurant, apporta gloire et fortune à l'éditeur.

Voulant rencontrer les modèles vivants, les journalistes et les curieux envahirent Péribonka, où les villageois avaient jeté à la rivière le livre que la librairie du "*Progrès du Saguenay*" à Chicoutimi refusait de vendre et couvraient régulièrement d'ordures le monument à la mémoire de Hémon qui

avait été érigé dès 1918 ! Le journaliste et écrivain Damase Potvin lança des hypothèses : Eutrope Gagnon aurait été Eutrope Gaudreault ; Lorenzo Surprenant, aurait été Édouard Bédard ; François Paradis aurait été une variation d'Auguste Lemieux ; le père et la mère Chapdelaine auraient été inspirés par Samuel Bédard et sa femme, les hôtes d'Hémon, et, surtout, Maria, aurait été Éva Bouchard ! N'avait-elle pas, en effet, été courtisée par les deux premiers de la liste et ne récitait-elle pas, ainsi qu'Hémon en avait été informé, «*mille Ave*» chaque veille de Noël? Mais qu'avait Éva Bouchard en commun avec Maria Chapdelaine? Les différences entre l'institutrice et le personnage de fiction sont nombreuses, à commencer par les brillantes études qu'avait faites l'une, tandis que l'autre était analphabète. Fatiguée de passer pour «la blonde de cet innocent», Éva Bouchard quitta Péribonka et choisit l'école d'un village éloigné, fit un bref séjour chez les religieuses et devint la secrétaire d'un évêque. Revenue plusieurs années plus tard auprès de sa famille, la vieille fille hérita de la maison habitée par Louis Hémon durant son séjour à Péribonka. Elle qui, pendant plusieurs années, en était venue à détester les journalistes qui la poursuivaient, qui refusait catégoriquement le rôle d'emprunt qu'on lui imposait, céda alors à la pression qu'accroissait le succès du roman, au Québec comme en France, et, en 1926, transforma la maison en petit musée consacré à l'écrivain et aux défricheurs du coin, vendant des souvenirs, se prêtant au jeu des conférences et de la représentation. Elle en vint même à signer ses lettres en ajoutant à son nom «Maria Chapdelaine» entre parenthèses ! Ce fut le parcours fascinant d'une femme dont la vie avait été bouleversée par la publication du roman de Louis Hémon.

Mais la grande question que posa le roman au Québec fut plutôt : Louis Hémon nous a-t-il bien vus, bien compris? Ses personnages étaient-ils des Canadiens typique? Ne les avait-il pas peints un peu malheureux à l'orée des forêts qu'ils défrichent, où ils s'égarèrent et meurent? On était étonné qu'un Français ait réussi, après seulement vingt mois de vie au Québec, à saisir aussi parfaitement toute l'importance de la question agricole dans une société en pleine mutation qui s'accrochait à une vision passéiste d'elle-même ; à rendre compte de la complexité du changement amorcé. Un auteur étranger était venu prendre le pouls du monde agricole québécois, et lui avait donné un second souffle littéraire.

Aussi les lecteurs québécois ont-ils immédiatement fait leur ce roman de la terre pourtant très français de style. Dès sa parution, il a semblé répondre à un besoin, celui d'un roman de la terre qui ne soit pas déconnecté de la réalité dans laquelle ils évoluaient, tout en leur laissant néanmoins entrevoir toute la noblesse de l'entreprise de réappropriation territoriale dans laquelle ils s'étaient engagés.

Le livre reçut donc au Québec le statut de chef-d'oeuvre obligatoire, fut le fondateur d'un mythe national. Il y est un des plus lus et des plus enseignés à des générations d'élèves et d'étudiants. Beaucoup de Québécois croient que Louis Hémon est Québécois. Et, de façon paradoxale, l'oeuvre de ce non conformiste sinon homme de gauche, dont les curés rappelaient qu'il n'allait pas à la messe, a longtemps été récupérée par des esprits conservateurs. Une association des «Amis de Maria Chapdelaine» se forma afin de «répandre les leçons sociales et intellectuelles» qu'on lisait dans le roman. D'où l'écho que lui a donné, dans «*Menaud, maître-draveur*» (1937), Félix-Antoine Savard qui composa aussi une préface à une édition du livre en 1946. On peut même considérer que la littérature québécoise s'est constituée dans le sillage de «*Maria Chapdelaine*» (les romans de la terre) ou contre elle, car, aujourd'hui, s'attache plutôt à elle un parfum de folklore désuet et de valeurs révolues.

Les romans paysans qui suivirent «*Maria Chapdelaine*» furent marqués par cette oeuvre magistrale, étape essentielle dans l'histoire de la littérature québécoise. Il ne fut plus question, dorénavant, de présenter le travail de la terre sous le seul angle utopique de la survie culturelle. On allait insister de plus en plus sur les difficultés inhérentes à la vie paysanne, et les romans mettant en scène des personnages de défricheurs se firent plus rares.

Aujourd'hui, les éditions du livre en français ont dû atteindre un million cinq cent mille exemplaires. Traduit en au moins vingt-deux langues où il eut cent cinquante éditions, il fut vendu à plus de dix millions d'exemplaires à travers le monde, il fut le premier best-seller mondial de langue française.

Le roman fut adapté de nombreuses fois :

- au théâtre (dès 1919, une pièce de Damase Potvin et Alonzo Cinq-Mars prêchait ouvertement l'attachement à la terre, au passé, aux valeurs ancestrales, et réprouvait sans équivoque l'émigration vers les villes ou vers les États-Unis ; en 1923, une pièce de Loïc Le Gouriadec reprit le même thème en mettant plutôt l'accent sur la «mission» colonisatrice des Canadiens français en Amérique ; en 1937, Louis Mulligan donna un "Maria Chapdelaine" en anglais) ;

- à la radio ;
- au cinéma :

- en 1934, Julien Duvivier tourna à Péribonka avec Madeleine Renaud et Jean Gabin ;

- en 1950, Marc Allégret fit jouer Michèle Morgan ;

- en 1984, le Québécois Gilles Carle donna le rôle à Carole Laure, choisit d'«élargir» considérablement le livre, qui lui semblait déjà très imagé, décrivant avec précision les paysages et les êtres humains, par l'ajout de plusieurs éléments : des scènes complètement nouvelles comme celle du bateau au début, toutes celles du «chantier» avec ses anecdotes et son accident spectaculaire ; des personnages supplémentaires comme le compagnon de François qui symbolise Hémon, des Indiens ; une importance plus grande accordée à certains rôles ; un gramophone et le disque d'"O sole mio" pour Maria ; la tire d'érable sur la neige au Jour de l'An, dans une région dépourvue d'érables ; des digressions humoristiques (les poux, le cuisinier homosexuel au «chantier», l'origonal au milieu des vaches) ; qui en a transformé aussi plusieurs autres : le curé est un missionnaire oblat français au lieu d'un fils du pays, la démonomanie du jeune Téléspore est tournée à la blague, l'engagé Légaré devient un gros paresseux, on ne voit pas le père Chapdelaine «faire de la terre», les enfants prennent davantage de place) ;

- en bandes dessinées ;

- en roman illustré.

Il fut imité et reçut même des suites :

Sylva Clapin, en prenant le pseudonyme de Claude Sicard, écrit "Alma-Rose", histoire de la soeur de l'héroïne de Louis Hémon.

Gabrielle Gourdeau, dans "Maria Chapdelaine ou le paradis retrouvé", l'imagine à quatre-vingts ans, citadine instruite, nantie d'un baccalauréat en littérature, délurée et passionnément engagée dans la reconquête de son pays de Québec, qui est passée par les manufactures, la Ligue d'unité ouvrière, Duplessis, la Deuxième Guerre mondiale, Lesage, Lévesque, le 15 novembre 1976, et le soir du 20 mai 1980 au Centre Paul-Sauvé, tandis que son père a été écrasé par un arbre, Alma-Rose est devenue une prostituée syphilitique, Téléspore a été pendu, Da'Bé a été assassiné aux États-Unis à cause de Lorenzo Surprenant devenu un puissant "bootlegger" du Massachusetts.

Dans le commerce, le nom de l'héroïne inspira la création d'un tissu (chape-de-laine), de chapeaux, de bonbons, de savons, de poupées...

Les parents de Louis Hémon apprirent qu'il était père et qu'ils étaient grands-parents. Ce fut le branle-bas de combat. On n'a pas la lettre de son père mais on a celle qu'il a adressée à son père et qui est très sévère à son égard. Il régla ses comptes avec lui : *«J'ai bien reçu ta lettre du 3 mai contenant une lettre à moi adressée et ouverte. L'ouverture de cette lettre a pu être une erreur, sa lecture n'a été à coup sûr qu'une grossière indécatesse. Une fois de plus, à cette soif d'intervention inefficace et platonique que vous considérez évidemment comme un devoir, vous demandez les plus complètes explications. Il y a une petite fille, de quatre ans, dont je suis assurément le père. Il n'y a eu en l'espèce ni mariage ni séduction. Si la mère mérite de l'estime? la question ne se pose pas parce qu'elle mérite à coup sûr de la pitié car elle est à présent à l'asile d'aliénés de Hanwell, et atteinte de folie probablement incurable. C'est sa sœur, la tante de l'enfant, qui en a pris soin. C'est d'elle que venait la lettre que vous avez ouverte. Vous n'avez jamais eu à intervenir là-dedans parce que je considère que cela ne vous regarde en rien. Je fais ce que je pense devoir faire. Et quand il s'agit d'une chose qui regarde moi d'abord, j'entends non seulement faire ce que je veux, mais que vous fassiez ce que je veux, c'est-à-dire rien. Il y a une phrase malheureuse dans ta lettre quand tu écris : "Voilà à quoi*

aboutissait notre longue complaisance.” Je ne peux y comprendre qu’une chose, c’est que tu fais allusion à l’argent que j’ai été en effet un imbécile et un lâche de prendre si longtemps.»

L’enfant fut prise en charge par la famille Hémon. On la rebaptisa Lydia Louis-Hémon.

Quand il eut gagné assez d’argent à Montréal, Louis Hémon décida de continuer son voyage pour explorer le reste du pays et parfaire ses connaissances en matière d’agriculture. Au mois de juin, il partit vers l’Ouest pour y faire la moisson : *«Ma chère maman, je pars ce soir pour l’Ouest. Mon adresse sera : poste restante, Fort-William, Ontario.*

P.S. J’ai envoyé à votre adresse mais à mon nom trois paquets de papiers comme papier d’affaire recommandé. Mettez-les dans la malle avec les autres papiers, s’il vous plaît.»

Il prit le train de Montréal à Sudbury avec son sac à dos, en aventurier au bon sens du mot qui a dit rêver pouvoir emporter tout ce qu’il possédait dans sa poche. À partir de Sudbury, avec son compagnon, Harold Jackson, il continua à pied ou en faisant le «hobo», ce qui consiste à s’accrocher aux wagons des trains de marchandises, ce qui très dangereux et a été la cause de nombreux accidents mortels. Mais c’est en marchant sur la voie avec son compagnon qu’il fut, le 10 juillet 1913, à Chapleau, en Ontario, heurté mortellement par une locomotive du “Canadian Pacific Railway”. Il rendit l’âme le même jour, inconnu et loin de sa patrie et de ses parents. On a pu identifier son corps grâce au récépissé de l’envoi de son manuscrit. Il avait trente-trois ans. On s’est demandé s’il s’était suicidé (certains de ses héros l’ayant fait) ou s’il avait été victime de sa surdité : il n’aurait pas entendu le sifflet du train.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a assumé les frais de sa sépulture à Chapleau.

“La belle que voilà”

(posthume, 1923)

Recueil de nouvelles

Commentaire

On y retrouve la même émotion simple sans être mièvre que dans “*Maria Chapdelaine*”.

“Au pays de Québec”

(posthume, 1928)

Essais

“Lettres à sa famille”

(posthume, 1968)

“Récits sportifs”

(posthume, 1982)

“Itinéraire de Liverpool à Québec”

(posthume, 1985)

Autobiographie

“Nouvelles londoniennes”
(posthume, 1991)

Recueil de nouvelles

“Écrits sur le Québec”
(posthume, 1993)

Essais

Louis Hémon, curieux de tout, fuyant la convention, se tourna vers ce qui était primitif, naturel, qui n'était pas encore perturbé par la civilisation. Il a écrit des textes profonds dont les thèmes sont la pauvreté, l'errance, la quête de l'amour et de la gloire. Il y montra ses facultés d'observation, son œuvre étant quasiment ethnographique par moments, et de pénétration dans ses personnages, faisant preuve d'empathie. Il était convaincu qu'il n'y a pas d'amour possible sans la liberté des deux personnes. Aussi l'amour est-il montré chez lui comme un piège, comme une illusion destructrice. Lui dont la vie ne fut qu'une suite d'exils, de disparitions, paradoxalement reste avant tout l'auteur d'un roman où il a interrogé avec finesse le thème de la fidélité au terroir. Il fut constamment poursuivi par la nécessité, mais on peut se demander si, ayant connu la gloire avec ce roman, il n'aurait pas été mal à l'aise, s'il n'aurait pas mal géré son succès.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)